

Interview avec Alain Vasseur, Président de l'association Itinéraires Singuliers

- Depuis votre position d'observateur et formateur, comment voyez-vous évoluer l'intérêt pour le recours à l'art et à la culture dans le champ social et médico-social ?

L'impression de ne pas avoir sa place, de ne pas appartenir se retrouve principalement dans trois scénarios celui de la conformité, celui de la suffisance et celui de l'illégitimité. La personne qui n'a pas sa place est toujours sur le territoire d'autrui c'est ce qui explique son envie constante de s'excuser et sa peur chronique de déranger, voire, à l'inverse son besoin d'exprimer violemment sa révolte. Alors que l'exclusion sociale pose la question de confiance envers les autres, l'invalidation personnelle interroge la valeur que l'individu accorde à sa propre expérience comme fondement de ses croyances et de ses actions. Peu de personnes qui se sentent exclues accordent à leur perception personnelle assez de véracité pour en témoigner librement et ainsi participer à la culture de leur milieu. Il n'osent se révéler et témoigner de cette réalité non apprise qui est à l'origine de leur propre lucidité. Avec la montée du chômage, la perte de lieux de paroles, d'espaces de rencontres, la mise en situation d'expression devient aujourd'hui un atout majeur pour lever l'anonymat, l'inhibition, les fonctionnements névrotiques dans lesquels se sont enfermées de très nombreuses personnes fragilisées par une crise, une maladie ou un handicap. Des scénarios qui résument l'inquiétude de l'individu quant à sa valeur intrinsèque, quant à la santé de ses pulsions et la sûreté de ses perceptions.

- Les initiatives que vous développez dans votre région ont-elles contribué à faire évoluer le regard des politiques mais aussi des directeurs de structures et des professionnels sur la nécessité de soutenir les projets artistiques ?

Oui, car avec la naissance du pôle ressource arts, cultures santé et handicaps en 2013 que nous avons construit en partenariat avec la DRAC et L'ARS, nous nous sommes attachés, au travers de nos formations et actions de terrain, à défendre l'idée que la pensée « experte », celle qui ne connaît aucune erreur, celle qui détient une information sûre et qui maîtrise bien les langages du système économique, celle qui sert à résoudre des problèmes et à remplir des commandes : un livre à lire, un examen à passer, un conférence à faire, une réunion à préparer, une stratégie à mettre au point... n'étaient rien d'autre que le domestique de nos visées sociales. Avec les langages spécialisés nous polluons notre pensée, nous n'avons aucun respect pour elle. Elle ne dispose d'aucune liberté. Elle ne vit pas de son dynamisme. Elle se retrouve enfermée dans des concepts conventionnels et appris qui sont rarement les nôtres. L'individu tendu et inquiet ne connaît de la pensée que ce qu'il en a fait ou appris : un programme discipliné d'opérations logiques autours de contenus surtout appris. Avec nos formations, nos récits d'expériences, l'alternance de temps forts que sont la biennale ou le festival... nous constatons qu'une écoute se fait jour, peu à peu, auprès des politiques et des professionnels.

- Quels enjeux y a-t-il selon vous à développer ce recours dans les champs social et médico-social ?

. Quand la pensée prend congé de ses urgences d'adaptation, elle se met à parler tout haut, à dire les choses simplement et sans compromission. Elle devient libre de tout contenu. Rien n'est considéré superflu ou insignifiant, rien n'est jugé inopportun, menaçant ou contrariant. La connaissance n'est plus acquise, n'est plus prise d'assaut. Elle est révélée, offerte à qui veut le recevoir. La pensée se révèle comme le soleil se manifeste. Alors celui qui s'exprime connaît l'inspiration. Il cesse de penser et devient présent à la pensée qui se fait, en quelque sorte, sans lui. Le bien être et la liberté d'être d'un individu passent par là. Ici nous ne sommes plus dans le concept, mais le « vital ».

- Quels freins observez-vous à ce développement ? Sont-ils majoritairement financiers ? culturels ?

Je dirais plutôt culturels. Suivre son instinct suppose beaucoup plus qu'une méthode d'expression ou de créativité. L'inspiration passe par l'acceptation profondément ressentie que la connaissance vient de soi et vient à soi, sans jamais réellement venir par soi. Celui qui résiste à l'expérience de s'abandonner mise constamment sur ce qu'il connaît. Cela explique pourquoi il veut tant diriger sa pensée. Il veut qu'elle aille dans le connu, mais le connu peut vite devenir une impasse, il ne peut pas inventer, ni improviser. Notre système social (mais aussi éducatif) induit, indirectement, l'idée que la rationalité est le seul moyen d'être en contact avec le réel. Ainsi, chacun croit naïvement que la réalité c'est ce qu'il en sait. On ne réfléchit plus. On reçoit. On adopte sans prendre de recul. Pourtant, la réalité est là, que nous la connaissions ou que nous ne la connaissions pas. Nous y réagissons, nous y vivons, nous l'habitons et elle nous habite. Nous essayons de nous comporter vis-à-vis d'elle à partir de ce que nous connaissons objectivement mais nous ne pouvons ignorer certaines impressions diffuses, certains signes annonciateurs qui peuvent mettre sur la voie de la découverte, qui peuvent nous faire soupçonner des aspects encore inconnus de la réalité.

- Comment les surmonter selon vous ?

Au risque de vous surprendre, je dirais par une éducation à la subjectivité et la fragilité ou ce qu'on appelle le sens émotionnel, sources d'une connaissance révélée. La rationalité est constituée de ce qui est connu mais elle ne fait pas le savoir. Elle n'est que le résultat de nos découvertes, elle n'en est pas la cause. Elle est éminemment importante dans notre adaptation sociale et dans le développement de nos projets mais elle n'a pratiquement rien à voir avec l'expression en tant que révélation. Les formations qui fleurissent un peu partout autour du lâcher prise ou du développement personnel se fond l'écho de ce réel que nous connaissons à peine et que nous connaissons sans le savoir.

- En 2019 ou en sommes nous ?

L'expression et la création se réalisent à travers une vie qui est elle-même un projet qui se fait. Créer, c'est proprement obéir à des signes qui n'ont rien de contraignant et d'inéluctable. C'est obéir librement en quelque sorte. La liberté est, pourrait on dire, dans l'attitude de laisser sa propre vie révéler son projet. Aujourd'hui avec les projets cultures et santé DRAC /

ARS (qui s'adressent au champ sanitaire et médico social) imaginés par catherine Trautmann en 1997 nous avons des outils intéressants. Nous participons d'ailleurs à l'organisation et au développement de cet outil qui permet aux établissements de développer un projet artistique sur l'année avec des professionnels de la culture sur la région Bourgogne / Franche-Comté. Mais les moyens restent insuffisants et on ne touche pas la grande précarité. Il nous faudrait revenir à une charte européenne d'éducation populaire. Catherine Trautmann avait tenté de la lancer, mais elle est resté lettre morte. L'art et l'expression n'appartiennent pas au monde de la production, ni même à celui de la stylisation. Ils participent simplement au projet pourtant légitime de se sentir tout simplement « vivant ».

- Quels sont selon vous les prérequis pour un projet artistique/culturel réussi dans un établissement ?

Il faut, en premier lieu, que le volet culturel soit inscrit dans le projet d'établissement. Il faut se battre pour le placer dans les objectifs prioritaires de la structure. C'est loin d'être le cas aujourd'hui. Quand on aura compris que l'exclusion sociale conditionne précisément l'individu, ou bien à s'arranger seul, ou bien à taire ses besoins dans ses rapports avec les autres , nous auront des gens en colère, et la colère est toujours l'expression d'un besoin. La formation du personnel et des décideurs est bien évidemment également très importante. Quand on construit un projet il est important que ce projet soit porté par toute une équipe et pas seulement par un individu. Les chefs de services doivent veiller à ça pour que l'autre soit pourvoyeur d'images et non pas qu'un être concret avec qui on travaille ou s'amuse. L'autre est riche d'apprentissages à partager, de projets à entreprendre, c'est quand même le message primordial que nous cherchons à faire passer dans le travail social ou médico-social. C'est le « nous » qui développe le « je » et pas l'inverse.

- Alors la culture : luxe ou nécessité ?

La nécessité de s'exprimer (littéralement, faire sortir) n'est malheureusement pas associée, pour les décideurs, à un besoin vital. Or le « je » pour exister doit se vivre comme une présence désirante qui autorise l'abandon qui va dans le sens d'une identité agrandie par l'acte d'expression. La vie nous demande de ne pas résister à ce que nous sommes, car ce que nous sommes est plus grand que nous le pensons. Transmettre c'est être en vie , mais c'est surtout rester vivant. Ce que nous sommes est immense. Il nous manque seulement la perspective.